19. Lo 77

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/dissertationsurl00hemp

DISSERTATION

SUR

LES TEMPÉRAMENS,

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 23 vendémiaire an II *de la république;*

PAR CLÉMENT DE HEMPTINNE,

De Jauche, Département de la Dyle.

Tout est enchaîné dans la nature ; le physique et le moral y sont unis par les liens de la plus intime familiarité.

CLERC, *histoire naturelle de l'homme malade.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE,
RUE COQUILLÈRE, N°. 404.

AN X. (1802).

9671

A MON PERE.

Agréez ce faible hommage de ma réconnaissance. Il est peu digne d'être mis en parallèle avec les bienfaits dont vous m'avez comblé. J'espère cependant que vous ne dédaignerez pas de l'accueillir si vous ne consultez que les efforts de son auteur et non ses succès.

CLÉMENT DE HEMPTINNE.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE.

Les Citoyens,

CHAUSSIER, DUMÉRIL,	Anatomie et Physiologie.
FOURCROY, DEYEUX,	Chimie médicale et Pharmacie.
HALLÉ, DESGENETES,	Physique médicale et Hygiène.
LASSUS, PERCY,	Pathologie externe.
PINEL, BOURDIER,	Pathologie interne.
PEYRILHE, RICHARD,	Histoire naturelle médicale.
SABATIER, LALLEMENT,	Médecine opératoire.
PELLETAN, BOYER,	Clinique externe.
CORVISART, LEROUX,	Clinique interne.
DUBOIS, PETIT-RADEL,	Clinique de l'Ecole, dite de Perfectionnement.
LEROY, BAUDELOCQUE,	Accouchemens, Maladies des femmes, éducation physique des enfans.
LECLERC, CABANIS,	Médecine légale, Histoire de la Médecine.
THOURET,	Doctrine d'Hippocrate et Histoire des cas rares.
SUE,	Bibliographie médicale.
THILLAYE,	Démonstration des drogu. usuelles et des instrum. de Médec. opératoire.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

DISSERTATION
SUR
LES TEMPÉRAMENS.

§. Ier.

Histoire des Tempéramens. Divisions des anciens. Divisions des modernes.

Un coup d'œil philosophique jetté sur la marche de l'esprit humain dans la série de ses découvertes depuis les tems les plus réculés jusqu'à nos jours, fait bientôt sentir à l'observateur que chaque pas que l'homme fit en s'éloignant de son abrutissement, fut pour lui une source de jouissances ephémères que la puissance de l'habitude a bientôt changées en besoin ; et qui en lui voilant de plus en plus sa simplicité naturelle, enrichirent son esprit aux dépens de sa constitution. Le changement qu'a subi ainsi le rapport d'influence réciproque du physique sur le moral, entraîna nécessairement après lui des variations dans les effets résultans d'une heureuse harmonie, et conséquemment les hommes présentèrent des apparences extérieures autant différentes entre

elles que l'étoient les proportions des élemens de leur organisation.

Si donc, comme j'espère le démontrer dans cette dissertation, des circonstances inséparables de l'homme vivant en société, contribuent à occasionner des différences dans ses qualités physiques et morales; il est permis de croire que les premiers hommes, qui peut-être ne différoient des autres animaux que par leur aptitude au perfectionnement, dont leur raison étoit le garant, présentoient comme ceux-ci des qualités extérieures uniformes, éprouvoient les mêmes sensations par l'impression des mêmes objets, et étoient maîtrisés par les mêmes goûts et les mêmes passions. Je ne parle pas ici des animaux qui sont sous la domination de l'homme, qui partagent ses travaux et le défendent contre ses ennemis; car si on voit parmi eux des individus de même espèce présenter des couleurs, des grandeurs, des goûts, des vices et autres qualités si disparates, elles sont l'ouvrage de l'homme lui-même et le résultat de l'éducation qu'il leur a donnée; on s'en convainc en jettant un coup d'œil sur les animaux abandonnés aux seuls soins de la nature, qui depuis tant de siècles ne nous offrent entr'eux aucune différence appréciable.

Les naturalistes ont rémarqué depuis long-tems que les peuples sauvages, plus rapprochés de la simple nature, se ressembloient davantage que les peuples policés. Hippocrate remarquoit que de son tems, ceux des peuples de l'Asie qui étoient uniquement occupés à la garde des troupeaux, différoient moins entr'eux que les peuples de l'Europe. La même remarque peut encore être faite aujourd'hui; car, au rapport des voyageurs, les Tartares descendans des Scytes, de même que les Chinois, ont entr'eux des ressemblances qu'on cherche en vain dans les peuples de l'Europe.

Quel que soit l'âge du monde où l'on place le berceau de la médecine, il a dû exister avant lui des différences entre les hommes. La médecine en effet n'a pu être inventée qu'après l'apparition des maladies, qui elles-mêmes n'eurent d'autres causes que celles de ces variétés dans les caractères intérieurs et extérieurs de l'homme. Les monumens les plus anciens que nous ayons sur ces différences remarquées dans l'espèce humaine, se trouvent chez les médecins de l'antiquité dont les écrits nous sont parvenus; et je ne doute pas qu'elles n'ayent été apperçues par ceux qui vécurent dans des tems plus réculés encore, et dont le nom seul nous est connu, tan-

dis que leur doctrine, ou n'a pas été écrite, ou s'est perdue en traversant les siècles. En comparant l'homme avec l'homme, ces premiers observateurs durent bientôt sentir qu'il existoit entre les individus des différences assez analogues à celles qui se remarquent entre les espèces; que les individus n'ont pas tous la même taille, les mêmes formes extérieures; qu'il y en a de gras, de maigres, de musculeux, de décharnés; que les fonctions ne s'exécutent pas chez eux avec le même degré de force ou de promptitude; que leurs penchans n'ont pas la même intensité, et ne prennent pas toujours la même direction; que leurs maladies présentent à plusieurs égards les mêmes caractères que leur constitution physique.

Hippocrate croyant d'après Aristote, que le corps humain, ainsi que tous les êtres de la nature, étoient composés de quatre élemens qu'il nommoit l'air, la terre, l'eau et le feu, pensa trouver dans les différentes proportions de ces quatre principes constituans de l'homme, les causes qui différencioient ses formes, ses actions, et l'énergie de ses différens organes. Le principe dominant étoit déterminé par le rapport qu'on croyoit remarquer entre ses qualités et celles du sujet qu'on examinoit : ainsi la proportion du feu étoit jugée grande dans l'homme dont la

peau étoit chaude, la fibre sèche, les idées exaltées. Là dominoit le principe terreux où la fibre étoit sèche et froide, la sensibilité peu vive, les mouvemens volontaires lents, la digestion difficile, etc. Quoiqu'il se servît uniquement de la dénomination de *chaud*, de *sec*, etc., il n'en est pas moins vrai qu'il ne voulut qu'indiquer par là les élemens que ces qualités caractérisent, comme Galien le fait remarquer (1) : *Quod autem Hyppocrates a qualitatibus in libro de naturâ humanâ sœpius elementa nominet, atque calidum non solum ipsam qualitatem appellet, neque illud etiam in quo una quœpiam qualitas alias in mixturâ superat, hoc vocet modo, sed potius corpus id quod est summo calore affectum, et frigidum id in quo summum sit frigus, et siccum in quo siccitas.*

Hippocrate ne borna pas là les théories qu'il avoit avancées sur les élemens pris comme principes constituans des corps : il pénétra plus loin et détermina les parties et les humeurs où se trouvoit particulièrement élaboré et retenu chaque élement. Au rapport de Galien la nature du sang parut suffire pour expliquer ces opinions. Le sang en effet étant le réservoir qui fournit des

(1) Lib. de Elem. C. VII.

particules nutritives à tous les organes, il en résultoit selon les anciens que c'étoit dans ce fluide qu'on devoit rechercher les proportions des différens élemens qui entroient dans la composition du corps. La séparation spontanée du sang en diverses parties, fut la solution du problême. On s'efforça d'y trouver quatre humeurs qui correspondoient aux quatre différences principales qui distinguent les hommes entr'eux. Le *serum* du sang fut pris pour la bile; la superficie du *crassamentum*, qui dans le sang de l'homme sain est toujours d'un rouge vermeil, fut jugée être la partie essentielle du sang ou le sang par excellence; on prit pour l'atrabile la partie inférieure du *crassamentum* qui est d'un brun noir; les particules du caillot étoient liées ensemble au moyen d'une quatrième humeur qu'on nomma pituite.

C'étoit de ces quatre humeurs qu'on prétendoit que le corps étoit composé, et c'étoit de leur juste proportion qu'on disoit être formé l'homme parfait, le type auquel se mesuroient toutes les différences, c'étoit l'état tempéré; d'où vint l'usage d'appeler tempéramens, ces différences physiques que présentent les hommes entr'eux, jointes à des différences morales qu'on croyoit occasionnées par la diversité des propor-

tions des quatre humeurs cardinales sans qu'il en résulte des inconvéniens pour la santé. Le nom des tempéramens fut alors pris de l'*adjectif* de l'humeur qui prédominoit, et on ne les connut plus que sous les noms de tempéramens sanguins, bilieux, mélancolique et flegmatique. C'est aussi d'après la théorie de la surabondance de quelque humeur dans chaque individu, que pour indiquer ses qualités morales, on dit qu'il est d'une humeur gaie, vive, triste, etc. La justesse de ces expressions sera appréciée dans le paragraphe suivant avec celle des théories d'où elles découlent.

Le mot tempérament n'est donc pas une détermination vague et qui puisse servir à indiquer différentes qualités du même individu. Il est fâcheux de voir des hommes de grand mérite se servir indifféremment du mot *tempérament*, tantôt dans sa signification propre, tantôt pour indiquer une certaine manière d'être qui peut différer entre les individus du même tempérament, et qu'on a nommé *idiosyncrasie*, c'est-à-dire, *mélange propre* à chaque individu. Les anciens comme les modernes ont entendu par idiosincrasie la disposition qu'ont certaines personnes à être affectées, d'une manière singulière et inattendue, par des causes qui ne produisent rien de semblable sur le reste des hommes, et sans qu'on

puisse réconnoître cette disposition par aucun caractère extérieur. Il n'est rien de plus commun, par exemple, que de voir des personnes ne pouvoir supporter certains alimens, tandis qu'ils sont vivement désirés par d'autres. On a vu des hommes s'évanouir quand ils se trouvoient dans un appartement avec un chat. Un de mes amis a bientôt le front couvert de sueur s'il voit du fromage, quoiqu'il en supporte facilement l'odeur et qu'il en mange avec assez de goût. Les auteurs fourmillent de ces cas extraordinaires. *Zimmerman* en rapporte des exemples aussi nombreux que frappans.

L'usage a voulu qu'on entendit par *constitution*, en médecine, la plus ou moins grande disposition qu'ont tous les hommes à résister aux attaques de maladie. Ainsi on dit qu'une personne est d'une bonne constitution ou d'une constitution forte, robuste, si elle résiste très-bien à des causes de maladies qui seroient nuisibles à d'autres qu'on dit être d'une constitution foible et délicate. Rien cependant n'est plus commun que de trouver dans les livres de l'art le mot *tempérament* employé pour désigner l'état de l'homme que nous venons d'exposer, et qui diffère évidemment de celui auquel cette expression est uniquement applicable. La logique s'est depuis

long-tems élevée contre cette erreur. C'est en-vain qu'elle s'écrie que les mots sont les signes des idées, et que des idées différentes ne peuvent être rendues par les mêmes expressions sinon en en fixant préalablement la valeur.

J'ai cru nécessaire d'exposer ici les caractères de ce qu'on nomme *idiosincrasie* et constitution, pour qu'on ne les confonde pas avec ce que nous nommons tempéramens. Je crois que sans cette distinction, les personnes qui ne différencient nullement ces idées, auroient trouvé dans cette dissertation plusieurs passages qui se seroient accomodés difficilement à leur manière de penser. Maintenant revenons à notre sujet.

La doctrine des tempéramens érigée sur la bâse que nous avons exposée précédemment, parvint sans aucune atteinte jusqu'à Haller. La fameuse distinction que celui-ci venoit de faire entre la sensibilité, et l'irritabilité, lui donna occasion de juger des causes des tempéramens autrement que ne l'avoient fait ses prédecesseurs. Les fluides selon lui n'entroient pour rien dans la cause de ces différences entre les hommes. C'étoit dans des combinaisons diverses de la sensibilité avec l'irritabilité, jointes à un état particulier de la fibre, qu'on trouvoit la cause des phénomènes. Ainsi une sensibilité moderée, peu

d'irritabilité, des fibres fortes, formoient le tempérament sanguin; une grande sensibilité avec une irritabilité correspondante, unie à la force des fibres, faisoit le tempérament bilieux; le tempérament mélancolique résultoit d'une grande sensibilité unie à une foible irritabilité et à la foiblesse des fibres; une sensibilité et une irritabilité peu marquées avec des fibres très-foibles, caractérisoient le tempérament flegmatique ou pituiteux.

Quelqu'ingénieuse que fût la théorie Hallérienne, elle ne fut point suivie dans les écoles, et on n'entendit guère les expressions de tempérament sensible et irritable, tempérament très-sensible et peu irritable, etc.

Cullen a acquis une trop grande célébrité en médecine, pour que je puisse passer ici sous silence les causes qu'il a données des tempéramens et les divisions qu'il en a faites. Les sages réformes qu'il a opérées dans la plûpart des théories anciennes, doivent porter à croire que celle qu'il a faite dans les tempéramens mérite d'être connue des gens de l'art. Selon lui, cinq circonstances de l'état interne du corps humain, peuvent produire des différences dans l'état des fonctions et même dans les apparences externes qui distinguent les différens individus. Ces cinq circons-

tances consistent, 1.° dans l'état des solides simples, 2.° dans l'état des fluides, 3.° dans la proportion des solides et des fluides, 4.° dans la distribution des fluides, et 5.° dans l'état de la puissance nerveuse. De la combinaison des états particuliers de ces cinq circonstances, résultent deux différences principales dans les hommes, dont l'une correspond au tempérament sauguin des anciens, et l'autre à leur tempérament mélancolique.

L'état dans lequel se trouvent les cinq circonstances pour former le tempérament sanguin, est le suivant : les solides simples lâches; la masse du sang d'une consistance moyenne; la quantité des fluides répandus dans tout le corps très-grande en proportion des solides; la quantité du sang artériel considérable en raison de celle qui est dans les veines; l'état du système nerveux sensible et irritable.

Dans le deuxième état, ou le tempérament mélancolique, il y a densité des solides simples; épaisseur et abondance du sang veineux; lenteur mais force dans les mouvemens du cœur; quantité modérée de fluides en raison de celle des solides; système nerveux peu sensible et peu irritable.

Il y a selon le même auteur des états moyens

entre ces deux principaux. Ainsi un certain degre de densité plus grand qu'il ne l'est communément dans le tempérament sanguin, se trouvant réuni à une mobilité plus grande en proportion de cette densité, on aura le tempérament *cholerique* ou *bilieux* des anciens. Un solide simple plus dense que de coutume dans le tempérament sanguin et en même temps plus flexible que ne l'est le mélancolique, uni à une plus grande humidité, formera le tempérament que les anciens ont désigné sous le nom de *flegmatique*.

§. II.

Considérations sur les théories et les divisions des anciens et des modernes.

« S'il est des matières, dit le C. *Cabanis* (1), » où les opinions de nos prédécesseurs peuvent » être d'un grand poids à nos yeux, il en est » beaucoup d'autres touchant lesquelles peu nous » importe ce qu'ils ont pensé. On les consulte » avec fruit sur les faits particuliers dont ils » ont été les témoins, ou même sur certains » faits généraux qui ne reviennent qu'à de lon-

(1) Mem. de l'inst. national. Sciences mor. et politiques. T. 2.

gues

» gues distances, et qu'ils ont eu l'avantage » d'observer : mais quand il s'agit d'objets qui » sont habituellement sous nos yeux, de phé- » nomènes que le cours ordinaire des choses » reproduit et ramène à chaque instant, interro- » geons la nature et non les livres; voyons ce » qu'il y a dans ces objets et dans ces phéno- » mènes sans trop nous embarrasser de ce que » les autres y ont vu.

Il est facile d'appercevoir qu'en rapportant ici cette opinion d'un Médecin philosophe, je vais m'écarter de l'opinion des anciens sur les tempéramens. Quelques modernes ont déjà osé attaquer ces doctrines qui étoient comme sanctionnées par le tems, et ont eu le courage de renverser ces temples qui depuis tant de siècles étoient élevés à l'erreur. En marchant sur leurs traces, l'on pourra m'accuser de manquer de déference pour les grands noms; mais quoiqu'en disent les enthousiastes, je n'affecterai pas une prévention aveugle en faveur des anciens ou des modernes ; j'accueillerai ou je repousserai une observation d'après sa valeur réelle et non d'après l'ancienneté de sa date.

L'imperfection des connaissances physiques au temps d'Hippocrate a permis à ce grand génie de méconnaître l'erreur de son siècle sur le

nombre des élémens. Les modernes faisant marcher l'observation et l'expérience avant le raisonnement, découvrirent que le nombre de quatre élemens étoit loin d'être celui des corps indécomposables par tous les moyens connus. Ils trouvèrent en outre que, parmi les corps que les anciens regardoient comme élemens, il y en avoit qui pouvoient être décomposés en plusieurs élemens. A cette erreur d'Hippocrate (si on peut appeler erreur d'un homme la conséquence qu'il tira de certains dogmes admis par tous les sages de son tems) Galien et ses sectateurs guidés par l'enthousiasme de leur imagination, en ajoutèrent de plus grandes encore : une inspection superficielle du sang leur a suffit pour y prouver l'existence des quatre humeurs correspondantes aux quatre élemens. L'examen du sang fait sans prévention par les modernes a présenté des résultats qui font naître des idées bien différentes de celles des anciens sur la nature de ses composans. Il est connu en effet, que la couleur vermeille que prend le caillot du sang exposé à l'air, n'est dû qu'à l'absorbtion de l'oxigène, et que l'on peut à volonté changer en beau rouge la couleur noire de la partie inférieure du caillot en l'exposant également à une atmosphère chargée de gaz

oxigène. Cette différence n'est donc qu'accidentelle, et ces deux parties de couleur différente ne peuvent être régardées comme des humeurs si éloignées l'une de l'autre par leurs qualités, que l'étoient suivant les anciens l'atrabile et le sang.

Une analyse exacte du sérum a fait voir combien sa nature étoit différente de celle de la bile. Je me dispenserai de rapporter ici ces différences qui exigeroient l'exposition de leur analyse respective, dans lesquelles je ne pourrois que répéter ce qu'ont dit les chimistes modernes qui ont traité des matières animales. Je conviendrai cependant qu'il arrive souvent dans les maladies que le sérum du sang est tellement coloré en jaune, qu'on est tenté au premier aspect d'y reconnoître la présence de la bile. L'analyse chimique en effet y a retrouvé, sinon la bile entière, au moins sa matière colorante. Mais cette bile ne peut pas être régardée comme faisant partie du sang, car elle ne s'y trouve qu'accidentellement après qu'elle a été sécretée dans le foie et absorbée par les vaisseaux lymphatiques, soit parce qu'elle trouve quelque obstacle qui l'empêche de se porter dans le duodenum; soit parce que déjà apportée dans celui-ci, elle s'y trouve en trop grande proportion pour laisser prendre au chyle la couleur qui lui est naturelle, et lui en fait

prendre une, qui bientôt est communiquée au sang lors du mélange de ces deux liquides; ce dernier cas paroît avoir lieu dans les fièvres bilieuses, tandis que le premier est le plus souvent la cause de la jaunisse.

Tous les physiologistes conviennent donc aujourd'hui que quoique les principes constituans de la bile se rencontrent nécessairement dans le sang, ces principes duement combinés pour former la bile, ne peuvent s'y trouver qu'après avoir été travaillés dans le foie, ou dans un organe qui le remplace (1). Il ne survient donc pas de jaunisse quand la bile ne peut être sécretée, mais bien lorsqu'ayant subi l'action d'un organe, elle ne peut être transmise à sa destination.

La quatrième matière que les anciens trouvoient dans le sang étoit la *pituite* qui unissoit entre elles toutes les parties du coagulum. L'analyse y montre en effet une substance blanchâtre,

(1) On a cru avoir remarqué qu'un organe sécreteur remplissoit quelquefois les fonctions d'un autre quand celui-ci n'en étoit plus susceptible. Une matière biliforme trouvée dans les bronches a fait croire que le poumon avoit sécreté la bile : cependant comme il est difficile de déterminer les cas où le foie ne fait nullement ses fonctions, il est prudent de suspendre son jugement sur ce point.

ténace, élastique, connue aujourd'hui sous le nom de *fibrine*, mais qui a d'autres caractères que ceux que les anciens attribuoient à leur pituite. Cette humeur paroît donc avoir été plutôt devinée que démontrée par les anciens; et quoiqu'on trouve la fibrine dans l'endroit où ils avoient dit qu'existoit la pituite, il ne paroît pas qu'ils ayent jamais apperçu la première, puisque l'art de la séparer remonte seulement à *Ruysch* et *Gaubuis*.

Il a été facile de remarquer que l'erreur dans laquelle sont tombés les anciens venoit de ce qu'ils trouvoient similitude, là où il n'y avoit que foible analogie, et qu'ainsi ils plioient à leur gré toutes les opérations de la nature pour en faire des comparaisons forcées. On peut croire que les quatre tempéramens ont été faits pour en expliquer la cause par le conflit des quatre élemens, et que les quatre humeurs ont été devinées pour correspondre aux tempéramens. Si la philosophie ancienne eût admis l'existence de cinq élemens, il auroit peut-être été facile aux anciens de trouver cinq humeurs qui seroient venues y correspondre.

Nous avons déjà vu quel avoit été le sort de la réforme de *Haller*. Il paroît que ce peu de succès doit être attribué aux termes de *sensibilité*

et d'*irritabilité* employés pour désigner des états du corps humain qui diffèrent par des caractères principalement externes. La sensibilité et l'irritabilité fussent-elles les principaux phénomènes des tempéramens, ils n'en sont pas les plus apparens.

Je ne crois pas qu'on réussit mieux à soutenir cette doctrine en prétendant que les termes *sensible* et *irritable* sont tirés des causes premières des tempéramens; car il n'est rien moins que prouvé, que les diverses combinaisons de la sensibilité (1) et de l'irritabilité soient la cause des différentes conformations des organes et de leur action plus ou moins énergique.

Par la raison que tout ce qui est sorti de la plume de *Cullen* est digne de la méditation des

---

(1) Le mot *sensibilité* doit être, ici pris dans le même sens que le prenoit *Haller*, savoir, pour cette faculté qu'ont les animaux de percevoir, juger et comparer les impressions faites sur leurs organes par les corps extérieurs. C'est la *perceptibilité* du professeur *Chaussier*; la sensibilité animale ou de relation de *Bichat*. On la distingue de la sensibilité végétative, ou sensibilité latente, ou sensibilité organique de *Bichat*, en ce que cette dernière est la faculté qu'ont les organes d'éprouver par le contact des corps, une impression qui change leur action sans que l'ame en soit avertie.

savans, on doit être curieux de connoître les objections qu'on tenteroit de faire à ce qu'il a avancé.

Je crois que le défaut de la théorie de *Cullen* consiste dans sa division trop générale des tempéramens. Il me paroît que les états intermédiaires qu'il donne, pouvant avoir plusieurs caractères particuliers bien tranchans, on pourroit les regarder également comme tempéramens fondamentaux. Il n'est pas même deraisonnable de penser que la division de *Cullen* a été imaginée pour faciliter la distinction de deux maladies qui avoient pour ainsi dire été confondues avant lui, savoir: la dyspepsie et l'hypochondrie, puisque la distinction qu'il en fait est presqu'uniquement fondée sur le tempérament des individus qui sont attaqués de ces maladies.

§. III.

Division des tempéramens adoptée dans cet essai.

Après avoir exposé les théories des anciens et les motifs qui nous autorisoient à les rejeter, l'ordre naturel nous conduit à exposer la base sur laquelle est érigée celle que nous proposons, et à indiquer le nombre de ses divisions. Si nous avons pu démontrer l'erreur dans laquelle étaient tombés les anciens, et la route qui les y avait

conduits, nous serions beaucoup moins pardonnables qu'eux, si nous ne nous écartions de leurs traces, et si nous manquions de suivre le sentier de la vérité, que la saine philosophie de Bacon a si bien tracé, comme l'unique, par où la médecine pourra aller se ranger à côté des autres sciences parvenues aujourd'hui à un degré de perfection tel, qu'elles permettent à l'esprit de l'homme de se livrer à toute l'ivresse de son ambition.

Notre unique soin sera donc d'étudier dans l'homme lui-même, par une scrupuleuse observation, la correspondance de sa forme et de sa structure avec ses mouvemens, ses penchans, et la tournure de ses maladies. Les divisions ne seront faites que d'après des caractères apparens, et non d'après des êtres imaginaires. Nous nous refuserons à l'explication des causes premières. Nous nous en tiendrons à l'exposition des effets, tant que des connoissances ultérieures n'auront pas levé le voile qui couvre les mystères de la vie. Si nous nous permettons de jeter en avant quelques hypothèses, nous ne donnerons pas des conjectures pour des probabilités, et celles-ci ne passeront pas pour des vérités démontrées.

Nous présenterons d'abord les formes extérieures du corps qui, jointes à un certain état

de l'ame, forment ce que nous nommons tempéramens. Cette exposition sera suivie de quelques réflexions sur la correspondance des sensations avec les qualités matérielles de l'homme, et sur la prédominance de certains organes, comme cause des différentes modifications de la matière.

Première classe. Parmi les hommes, il en est qui se présentent avec des qualités physiques particulières : leur stature est avantageuse, leurs membres des mieux conformés, leur démarche fière, hardie ; leur peau blanche, tendue ; ils ont les joues colorées, les lèvres vermeilles ; leurs cheveux sont blonds et épais ; ils ont les yeux peu enfoncés, avec un regard noble et ouvert : leurs muscles sont médiocrement prononcés, ce qui fait que le contour de leurs membres est arrondi : leurs mouvemens sont faciles et prompts : ils ont le pouls plein et souple. Ils présentent, en un mot, les caractères du beau idéal, tellement que leur aspect inspire l'amour.

L'état de l'ame qui se rencontre ordinairement avec un tel extérieur, nous présente un homme gai, bon, franc, brave, courageux ; il aime le luxe, la table et les femmes ; fait la cour à tout ce qu'il trouve aimable, sans trop s'attacher à

ce qu'il a aimé. Sa beauté est recherchée du sexe ; mais trop prévenu en sa faveur, il ne captive le cœur des belles que pour faire valoir ses talens érotiques. Il néglige volontiers les spéculations mercantiles, pour s'adonner aux plaisirs. Il entre promptement dans toutes les passions, mais ses émotions sont aussi peu durables qu'elles sont faciles à exciter. Ses idées se succèdent avec rapidité, et souvent il souffre et s'exaspère, si on n'est pas aussi prompt dans l'exécution que lui l'a été dans l'ordre. C'est ainsi que Virgile nous dépeint Gyas irrité contre Menete, qui tardoit à lui obéir (1).

Tum vero exarsit juveni dolor ossibus ingens,
Nec lacrymis caruere genæ, segnemque Menetem
Oblitus decorisque sui, sociumque salutis
In mare præcipitem puppi deturbat ab altâ.

Il n'est nullement propre aux sciences qui exigent des spéculations profondes et assidues, mais, doué d'une mémoire heureuse, il excelle dans les beaux produits de l'imagination, et passe souvent, à juste titre, pour ce qu'on nomme bel esprit. C'est le tempérament sanguin des anciens.

---

(1) AEn. 4.

La vie de Marc Antoine, par Plutarque, est citée comme présentant le vrai type de ce tempérament.

Parmi les statues antiques que la victoire a rassemblées au musée des arts, on remarque que celles à qui l'art a voulu donner les traits capables d'inspirer le plaisir et l'amour, pour les faire cadrer avec ce que la fable nous dit de la vie de leurs héros, présentent les formes propres aux personnes de ce tempérament; telles sont le Faune, l'Adonis, Bacchus.

Deuxième classe. Dans certaines personnes, une stature médiocre est réunie à un léger degré de maigreur; leur peau est brune, ridée à un âge peu avancé; ils ont les cheveux noirs, et souvent frisés; les yeux bruns, petits, enfoncés; les sourcils épais, la bouche grande et les lèvres sèches; ils s'éloignent du beau idéal, et sont moins recherchés du sexe; leur voix est rarement claire. Leurs muscles, quoique d'un volume médiocre, sont assez saillans, parce qu'ils sont recouverts de peu de tissu cellulaire; leurs mouvemens sont faciles et assez prompts, leur fibre paraît sèche et dense; une grande quantité de veines très-volumineuses est apparente sous la peau.

Au moral, ils sont sérieux, attentifs, réfléchis, peu adonnés aux plaisirs sensuels; ils pré-

sentent dans la jeunesse le caractère de l'âge mûr; ils s'occupent des spéculations mercantiles et de tout ce qui peut leur acquérir ou conserver des richesses ou de la gloire. Ils sont difficiles sur le choix de leurs amis, mais les nœuds une fois formés, leur amitié est durable, comme leurs ressentimens sont éternels. Leur amour pour l'objet choisi est exclusif : ils sont amans fidèles et même idolâtres. Ils sont propres aux études les plus abstraites et qui exigent la plus grande persévérance. Comme ils pensent beaucoup et long-tems, ils s'attachent très-fort à leurs productions, et les soutiennent souvent contre l'évidence. C'est de ce tempérament qu'étaient les philosophes profonds, les mathématiciens, les théologiens, et ces hommes qu'on dit avoir plus de génie que d'esprit. Si c'est parmi eux qu'on a toujours trouvé les ames les plus noires, capables des plus grands crimes, et s'amusant de la plus horrible cruauté, c'est aussi parmi eux que se sont montrés les grands conquérans, les hommes avides de gloire, qui, à certaines époques, ont changé la face de l'univers. Tel nous dépeint-on le grand Alexandre, Caton le censeur, tel était César, dont un poète a dit :

Nil factum ducens si quid superesset agendum.

Mais, puisque les circonstances ont donné

tant de héros à la France, pourquoi en choisir dans l'histoire de l'antiquité, comme s'il manquoit parmi nous des hommes dont les actions brillantes ne pourroient faire disparoître l'éclat de toutes celles que l'histoire nous a conservées ? Le premier magistrat de la république française présente ce tempérament aussi marqué qu'il soit possible. Il serait superflu de vouloir faire ici son portrait, et de donner le tableau de sa vie, puisque son nom est connu jusques dans les cases des sauvages les plus abrutis. Il n'est personne qui ne sache que, Genéral, il est conduit, par ses soins infatigables, de victoire en victoire, et que, Magistrat, il se signale chaque jour par de nouvelles mesures prises pour assurer le bonheur du peuple.

Troisième classe. Une stature plus haute que dans les cas précédens, peu d'embonpoint, une figure mâle, la tête petite relativement aux muscles qui sont extrêmement prononcés, des mouvemens lents, mais dont la force est presque sans bornes, se trouvent communément réunis dans les personnes dont l'intelligence est assez bornée, et qui ne sont susceptibles que de grands travaux corporels, auxquels ils aiment à se livrer. Toute leur vanité consiste dans l'ostentation de leurs forces musculaires.

Talis prima Dares caput altum in prœlia tollit :
Ostendit que humeros latos, alternaque jactat
Brachia protendens, et verberat ictibus auras (1).

Ils s'irritent difficilement, mais rien ne résiste à leur colère, si on parvient à l'exciter. Ils sont bons, et n'abusent pas de leur supériorité ; mais ils sont souvent les instrumens dont les plus astucieux se servent pour arriver à leur but, si une résistance s'y oppose. On voit alors ces machines animées d'un feu étranger, s'entre-déchirer pour le parti qu'elles ont embrassé, sans que bien souvent les causes de la rixe leur soient connues.

La statue de l'*Hercules Farnèse* présente ce caractère au suprême degré. Il se rencontre encore, mais moins prononcé, dans le gladiateur blessé.

Quatrième classe. Des personnes se présentent avec une stature tantôt haute, souvent petite, et quelquefois moyenne, mais presque toujours avec une grande maigreur. Leur peau est blanche, fine ; leurs cheveux, d'une couleur indéterminée, tombent à un âge peu avancé ; ils ont peu de barbe. Leur tête est grosse et leur nez long ; ils portent le menton très-avancé ; leur figure ne marque que timidité. Leur cavité thoracique

(1) Virgl. æn. 4.

a peu de capacité. Ils ont le système musculaire très-peu prononcé, principalement aux jambes; aussi leur démarche est-elle peu assurée, et ils ne l'exécutent qu'en écartant les bras du corps, pour assurer le centre de gravité que leur foiblesse ne permettrait pas de remettre en rapport avec la base de sustentation, s'il venoit à en être dévié. Leur vie est de courte durée.

On voit qu'au moral ces hommes sont sensibles, timides; ils ne s'amusent que de ce qui flatte agréablement leur grande sensibilité comme la peinture, la musique, etc.; ils sont peu propres à l'art militaire et à tout ce qui exige de la force, de la hardiesse et du courage; mais leur grande sensibilité les fait exceller dans les beaux arts; aussi sont-ils les plus grands peintres et les plus grands musiciens. Sthaal a d'écrit cet état sous le nom de sensibilité viciée. Il avoit déjà observé que ces personnes parviennent rarement à une longue vie. Huxham en fait mention comme d'un état où l'on a plus d'esprit que de forces, et où l'on est très-sujet aux maladies de consomption.

Cinquième classe. Nous avons enfin à considerer ces hommes dont les caractères principaux sont la peau blanche, les cheveux longs, droits, peu abondans; le frond rond; les yeux grands,

bleus, sans expression; la face bouffie et pâle; leurs muscles peu volumineux sont entièrement cachés par une grande quantité de tissu cellulaire lâche où on n'apperçoit pas de vaisseaux sanguins. Leur sensibilité est très-obtuse et leurs mouvemens lents.

L'observation a appris que le caractère moral qui correspondoit à un tel extérieur étoit une intelligence très-bornée; l'amour du repos et du sommeil; l'indifférence pour toute espèce de plaisirs sensuels, excepté pour la boisson des liqueurs spiritueuses : ils sont insensibles à ce qui affecteroit vivement d'autres personnes. Ils ne sont excités à l'amour que par le besoin physique qui lui-même est peu urgent chez eux. Leurs idées se succèdent lentement, ce qui fait qu'ils sont peu récherchés dans les sociétés où la variété fait l'amusement. Ils ne sont nullement propres aux grandes charges et aux travaux qui exigent de la constance et de la pénétration; ils n'ont pas d'émulation : s'ils ont embrassé la profession de leurs ancêtres, c'est pour suivre servilement leurs traces sans avoir jamais l'intention de les surpasser. En un mot leur existence n'est qu'une vie pour ainsi dire végétative et apathique.

C'est le tempérament lymphatique.

§. IV.

§. IV.

Considérations sur les tempéramens en général, et sur les tempéramens en particulier.

On a pu remarquer que jusqu'ici nous n'avons appuyé notre division sur aucun système anatomique ou physiologique, et que conséquemment nous n'avons pu examiner jusqu'à quel point convenoient les noms, qu'on avoit appliqué anciennement aux tempéramens, et ceux qui devroient les remplacer. Nous rechercherons donc dans ce paragraphe, quel est le rapport de volume et d'énergie des organes avec les différences extérieures que nous avons exposées; quelle influence cette disposition peut avoir sur le moral, et quelle seroit la dénomination la plus convenable pour exprimer ces différens états.

Tous les animaux sont un assemblage d'organes qui exécutent chacun une fonction qui leur est propre et au moyen de laquelle ils concourent à la conservation de l'individu. Ces machines particulières sont-elles mêmes formées par plusieurs tissus de nature très-différente et qui forment comme les élémens de ces organes.

Le citoyen Bichat, qu'une mort prématurée enlève en ce moment à la Médecine, est sans contredit l'auteur qui jusqu'à ce jour a traité

cette partie avec le plus de jugement et le plus d'exactitude. Ses nombreuses observations faites sur les corps dans l'état sain, dans l'état de maladie et dans l'état de mort; le grand nombre d'agens dont il s'est servi pour pénétrer dans leur structure intime; les différentes expériences faites pour s'assurer de l'état de leurs propriétés vitales, semblent ne rien laisser à desirer pour la perfection de cet ouvrage. Aussi quoique les erreurs fréquentes dans lesquelles sont tombés par leur crédulité les auteurs qui ont écrit sur la Médecine, semblent devoir persuader qu'il ne faut marcher qu'avec le scepticisme le plus scrupuleux dans l'étude de cette science; nous nous reposons entièrement sur la division de ce physiologiste, et ce sera celle qui nous servira à examiner le rapport des parties dans l'étude des tempéramens.

L'homme comme nous l'avons déjà dit plus haut, est un composé de systèmes d'organes. C'est de la juste proportion de ces systèmes que résulte l'organisation la plus parfaite, et le plus grand bien être de l'individu. Mais si de la prédominance de quelque partie doit résulter une diminution d'action et de force dans les autres, on sera d'abord porté à croire qu'il devroit résulter autant de différences principales qu'il

existe de systèmes d'organes qui peuvent excéder en proportion. Ces différences, si elles existent, n'ont pu jusqu'ici être saisies par des caractères bien tranchans. De la comparaison de la division faite par l'auteur de l'anatomie générale (1) avec le nombre de différences que nous avons données, on déduit : 1.° le nombre des différences appréciables entre les hommes n'est pas égal au nombre des systèmes ; 2.° il est des systèmes qui paroissent être les mêmes dans tous les individus ; 3.° l'influence de chaque système sur la production des différences est en raison de son utilité pour l'entretien de la vie ; 4.° il est des systèmes dont les fonctions sont liées tellement qu'ils conservent entr'eux toujours la même proportion.

---

(1) Ces systèmes sont, 1.° le cellulaire, 2.° le nerveux de la vie animale, 3.° le nerveux de la vie organique, 4.° celui des vaisseaux à sang rouge, 5.° celui des vaisseaux à sang noir, 6.° le système des exhalans, 7.° celui des absorbans, 8.° le système osseux, 9.° le médullaire, 10.° le cartilagineux, 11.° le fibreux, 12.° le fibro-cartilagineux, 13.° le musculaire de la vie animale, 14.° le musculaire de la vie organique, 15.° le muqueux, 16.° le sereux, 17.° le synovial, 18.° le glanduleux, 19.° le dermoïde, 20.° l'épidermoïde, et 21.° le pileux.

Dans la première différence qui s'est présentée à nous, nous avons observé une correspondance presque parfaite entre tous les systèmes : cependant, la rougeur de la face et l'ampleur du pouls nous portent à croire qu'il y a ici prédominance du système artériel, ou de vaisseaux à sang rouge ; et nous nous y croyons d'autant plus autorisés, que ces personnes tiennent beaucoup de la nature de la jeunesse, dans laquelle Clifton Wintringam a prouvé que le calibre des artères est proportionnellement plus grand que dans l'âge adulte. Je n'oserois cependant attribuer à cette disproportion la cause que Wintringam lui assigne, savoir : que la densité des artères augmente constamment par l'action du cœur qui les dilate et les comprime; cette même puissance n'agissant pas en même-tems sur les veines, leur densité n'augmente pas dans la même proportion, d'où il résulte, selon lui, que la densité des artères, en augmentant, doit devenir à la fin proportionnellement plus grande que celle des veines, et par conséquent, pousser une plus grande quantité de sang dans les dernières. Je préfère, en avouant mon ignorance sur ce point, dire que l'accroissement du corps se fait par des lois stables que je ne connois que par leurs effets, et qu'il est aussi difficile de trouver la

cause des différentes densités des artères, à différentes époques de la vie, qu'il l'est de dire pourquoi le phosphate calcaire se dépose dans certains tissus qui doivent devenir osseux.

Un autre motif qui nous porte à croire que les phénomènes observés dans ce tempérament dépendent de la pléthore artérielle, c'est que beaucoup de ses caractères disparoissent ou diminuent d'intensité, quand l'équilibre de force entre les veines et les artères vient à s'établir. Ainsi, à cinquante ans, ces personnes prennent un caractère sérieux, qui les fait rapprocher de la deuxième classe d'hommes que nous avons décrit précédemment.

L'ampleur des organes de la poitrine, que nous avons remarquée, est nécessairement liée avec le grand développement des vaisseaux artériels, à cause de leur importance dans la circulation et l'hématôse. Le cœur, en effet, doit être en raison de la quantité de sang qu'il envoie et reçoit. Le poumon doit avoir les qualités nécessaires pour conserver les caractères de sang artériel, à la grande quantité de ce liquide circulant.

Il paroîtroit peut-être plus convenable de croire que là il y a prédominance veineuse, ou il y a pléthore artérielle, puisque, selon quel-

ques-uns, cette turgescence d'un côté, ne peut provenir que de la résistance qui existe de l'autre, et que conséquemment, le système veineux dans un état actif de constriction, prédomine sur l'artériel, dilaté passivement. Mais outre qu'il n'est pas prouvé que ce soit la force constrictive des veines, qui cause la pléthore artérielle, on s'accommode plus à l'idée commune et à ce qui tombe sous les sens, en attribuant la prédominance à ce qui se montre sous une masse plus apparente que de coutume.

Ce seroit ici le lieu d'exposer comment ces modifications de l'organisation peuvent rendre l'homme gai, vif, hardi, entreprenant; mais je me sens arrêté par ce voile impénétrable dont sont encore cachés les ressorts de notre économie. Il seroit facile, au moyen de suppositions gratuites, d'expliquer de mille manières différentes ces phénomènes; mais l'analyse sévère ne met pas en mouvement des esprits animaux ou du fluide nerveux, qu'elle ne connoît pas. Elle ne voit pas d'éther subtil exciter les fibrilles du cerveau; elle ne connoît pas la vibratilité de la fibre nerveuse, ni tant d'autres fictions dont on aimoit autrefois à exercer son imagination.

Nous hasarderons seulement de dire que si les

personnes de ce tempérament sont ordinairement pleines de confiance sur leur sort futur, c'est que la conscience qu'elles ont de leur force, leur persuade qu'aucun obstacle ne peut les arrêter dans leurs entreprises.

Nous avons déjà fait remarquer plus haut que ce tempérament correspondoit parfaitement à celui qui a été nommé *sanguin*, *chaud* et *humide*, etc. Il s'agit actuellement d'examiner si ce nom lui convient, ou par quel autre il devroit être remplacé : car, en se livrant à l'étude de la médecine, on a souvent lieu de se convaincre que son langage est vicié par une multitude innombrable de termes insignifians et impropres qui, n'ayant aucun rapport avec les choses, ne peuvent en donner que des idées trompeuses. Ces dénominations devroient disparaître avec les idées erronées, d'où elles sont issues, et être remplacées par des mots qui emportent l'idée claire et distincte de la chose qu'on veut exposer.

Je crois qu'en observant cette marche, on pourroit appeler *tempérament artériel*, celui dont nous traitons. Cependant, la dénomination de *sanguin*, étant mieux connue et s'accordant assez bien avec l'extérieur des personnes de ce tempérament, nous continuerons de

nous en servir, pour ne pas trop nous abandonner à l'impatience réformatrice, dans les cas où le changement n'est pas d'une urgente nécessité.

La deuxième classe d'hommes que nous avons remarqués, correspond au tempérament bilieux des anciens. Le caractère extérieur d'où nous croyons en dépendre une foule d'autres, est la pléthore veineuse qui leur est particulière. On peut en effet, au moyen de cette pléthore, expliquer le développement de leur système hépatique, en établissant le raisonnement suivant : le système veineux abdominal, observe toujours le même rapport avec le système veineux du reste de l'économie, puisque l'époque de notre âge où celui-ci commence à dominer sur l'artériel, est aussi celle où le veineux abdominal est souvent dans un état de turgescence tel, qu'il force ses parois à s'étendre outre mesure ou à se rompre et épancher au-dehors le liquide qu'il contient, pour former ce que nous nommons hémorroïdes et flux hémorroïdal : or, le parenchyme du foie étant formé, pour les deux tiers, par le système veineux abdominal, il s'ensuivra que ceux qui auront ce système très-développé, auront le foie volumineux dans la même proportion, et cor-

respondant aussi au développement du système veineux général, par le rapport de proportion que nous avons dit toujours exister entre lui et l'abdominal.

L'existence primitive de la bile dans le sang, adoptée par les anciens comme cause de ce tempérament, a été réfutée plus haut. Des auteurs modernes ont regardé ici le foie comme le premier agent; mais nous avons démontréque si son développement ou son action augmentée, n'étoit point le résultat de la pléthore veineuse; rien ne prouvoit qu'elle en fût la cause. Voyons maintenant si nous pourrons rendre raison de la coloration de la peau et de sa sécheresse, qu'on a vaguement appelée mordicante.

Une des plus belles applications de la chimie pneumatique à l'étude de l'homme, est celle qui a servi à rendre raison des phénomènes de la respiration. On ne peut voir, sans admiration, une vérité mathématiquement démontrée, venir faire disparoître des erreurs qui, pendant tant de siècles, avoient été adoptées par les plus grands génies. La coloration du sang dans les poumons par l'absorption de l'oxigène, et sa température augmentée par le calorique qui raréfie celui-ci à l'état gazeux, constitue cette belle découverte dont la science est redevable

au célèbre et infortuné Lavoisier. Mais on a reconnu depuis que cette fonction n'appartenoit pas exclusivement au poumon, et qu'il la partageoit avec le systême cutané. Si, d'après cette découverte, il m'étoit permis de mettre en avant des conjectures, je dirois que chez les personnes qui ont la peau brune, l'action cutanée est moins active : l'air atmosphérique y est moins décomposé, conséquemment le carbone y étant moins remplacé par l'oxigène, colore en noir le liquide des capillaires et le tissu muqueux ; la transpiration y est moins abondante, d'où dissipation moindre du calorique, qui, dans les autres personnes, est employé à la *gazéification*, et de-là cette chaleur de la peau qui, combinée à la sécheresse, imprime au tact un sentiment particulier qu'on a nommé *chaleur âcre*, et qui est sur-tout remarquable dans les fièvres gastriques et adynamiques. Mais abandonnons cette route dangereuse, pour ne pas créer un fastidieux supplément à nos erreurs, et regrettons de n'être pas à même de pouvoir faire les expériences qui prouveroient la vérité ou la fausseté de ce que j'ai avancé.

Une légère nuance d'analogie entre la couleur de la peau des personnes dont nous traitons, et celle des habitans des pays chauds, pourroit

faire croire que ceux-ci doivent présenter les caractères communs aux premiers ; mais l'observation ne répond point en faveur de cette opinion, et il est bien connu que la coloration des bilieux dépend de leur organisation particulière, tandis que les nègres sont colorés par une cause propre au climat qu'ils habitent, et qui agit également sur les étrangers qui s'y rendent (1).

Il n'a pas été difficile à certains auteurs de rendre raison de la susceptibilité et de la grandeur d'ame de ce tempérament ; ils l'attribuent à la nudité de la fibre nerveuse qui s'épanouit dans une petite quantité de tissu cellulaire, et qui peut ainsi être affectée plus vivement par le contact des objets extérieurs. Cette supposition

---

(1) L'abbé Manet rapporte dans son histoire d'Afrique, qu'il baptisa en 1764, les enfans de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, et que la métamorphose étant déjà si avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des négrillons que par des teintes de blanc qu'on discernoit encore sur leur peau.

Les Juifs qui se sont réfugiés en Afrique, sont devenus aussi noirs que les indigènes. On ne peut cependant soupçonner qu'ils ayent mélangé leur race, puisque les alliances étrangères sont strictement défendues par leurs lois.

rentre dans la classe de tant d'autres dont on trouve la fausseté en ce qu'elles peuvent servir à prouver des choses directement opposées. Quoi de plus simple en effet que de dire : les fibrilles nerveuses de ce tempérament sont peu abreuvées de sucs d'où doit résulter leur aridité et leur peu d'aptitude aux sensations?

Un des attributs du tempérament dont nous traitons et que nous lierons difficilement avec ce que nous avons dit jusqu'ici, est la grande étendue de la peau rélativement aux parties qu'elle recouvre. C'est ce défaut de rapport qui, donnant beaucoup de largeur à leurs paupières, fait paroître leur yeux très-petits, et leur occasionne à la figure, principalement aux environs des yeux, des rides qui donnent de très bonne heure l'apparence de l'âge mur. J'ai cru remarquer qu'ils ont aussi le prépuce très-long comme on le voit chez les peuples de l'Orient, dont la plupart offre en même temps les autres caractères du tempérament en question (1). On ne doit point recher-

(1) Il n'est personne qui ignore que les Juifs, originaires de l'Asie, et dispersés aujourd'hui sur tous les points de la terre, sont souvent encore reconnoissables parmi les autres nations quoiqu'aucun costume ne les en différencie. En entrant dans une synagogue, on a

cher une autre cause de la longuer qu'acquièrent, dit-on, les nymphes des femmes de l'Égypte quelquefois à un tel point que la résection en devient nécessaire pour la facilité du coït, et l'entretien de la propreté.

Entre les caractères les plus apparens de ce tempérament, je crois donc qu'on peut regarder la pléthore veineuse comme le plus remarquable, puisqu'il donne probablement la couleur à la peau, et qu'il constitue la prédominance hépatique. C'est d'après ces considérations, que je crois qu'il seroit convenable, sans abuser de la néologie, d'appeler *tempérament veineux* celui dont nous traitons, au lieu de *bilieux* comme l'avoient fait les anciens d'après l'idée de l'existence de quatre humeurs principales, ainsi qu'il a été rapporté précédemment.

---

lieu de remarquer ces groupes de têtes à cheveux noirs, peau brune, visage allongé, etc. C'est probablement la longueur de leur prépuce qui a nécessité une loi qui en ordonne la résection : il ne répugne point à la religion chrétienne de regarder cette cérémonie comme moyen hygiénique au lieu de la prendre uniquement pour signe de l'alliance du Seigneur avec son peuple ; et l'on peut croire qu'il étoit conforme à la sagesse de Dieu de prendre pour signe d'alliance une opération qui fût en même temps favorable à la santé de ceux qu'il vouloit protéger.

Dans la troisième différence, il est hors de doute que le système musculaire *de la vie animale*, a pris un accroissement bien supérieur au reste des autres. C'est sur-tout aux dépens du système sentant que ce développement paroît s'être opéré. La petitesse de l'organe encephalique, la foiblesse des sensations, les bornes étroites qui resserrent les facultés intellectuelles, en sont les preuves. La nature ne s'éloigne pas ici de sa marche ordinaire dans la formation des êtres organisés ; les animaux carnassiers qu'elle a doués d'une force musculaire étonnante, sont remarquables par le peu d'étendue de leur cavité cranienne et la ténuité des membranes de leur estomac : si cette dernière particularité ne se fait pas remarquer sur les hommes musculaires, c'est qu'ils n'ont pas toutes les qualités des carnivores : car outre la force, ceux-ci ont de l'agilité qui leur permet de saisir une proie qui est de nature à se changer promptement en leur propre substance, et qui en conséquence ne nécessite pas une grande énergie de facultés digestives. L'homme robuste au contraire ne peut employer ses membres qu'à la culture d'un sol qui doit lui fournir des végétaux plus ou moins nourissans ; mais qui encore éloignés de la nature animale, demandent, pour y être assimilés, une suite plus

longue d'opérations dans un appareil convenablement constitué.

C'est ici qu'on a lieu de remarquer la vérité de ce qui a été annoncé au commencement de ce paragraphe : *qu'il existe des systèmes qui concourent simultanément à l'exercice d'une même fonction, tellement qu'ils conservent entre eux toujours la même proportion* Le système osseux, le cartilagineux et le fibreux (1) sont ici indiqués comme inséparables de la fonction locomotrice. Nous ne pouvons qu'admirer et non expliquer par quels moyens la nature prévoyante sait toujours réunir à des grandes puissances musculaires, des leviers osseux, toujours assez forts pour ne pouvoir être rompus quand les forces agissent à leur suprême degré. A combien de désagrémens n'eût pas été sujet l'homme dont les muscles puissans n'auroient été fixés qu'à des tendons grêles, incapables de soutenir une forte action musculaire, sans se rompre ? Malgré la nécessité de la réunion de ces sys-

(1) Tissu serré, blanc, peu sensible, peu extensible, très-élastique, servant à la connexion des os entre eux, et leur donnant des gaines ainsi qu'aux muscles. Le nom de *ligamenteux*, moins général, lui étoit peut-être plus applicable.

tèmes, pour l'exercice de la locomotion, il est facile de voir que le musculaire y est le premier agent, tandis que les autres ne sont, pour ainsi dire que des instrumens passifs, et qui ne sont au système musculaire que comme les léviers et les cordes sont au mécanicien des moyens auxiliaires qui jamais n'exécuteroient aucun mouvement, s'il ne leur ajoutoit une force d'élasticité ou de pesanteur qui met le reste en mouvement. Les individus rapportés à la quatrième classe, sont moins reconnoissables par des caractères extérieurs, que tous ceux dont nous avons eu à traiter jusqu'à présent. Le physique est moins lié avec le moral, et celui-ci est sujet à nous induire en erreur, en se cachant sous l'extérieur d'un autre tempérament : des anomalies, en un mot, viennent se mêler aux phénomènes que nous avons remarqué jusqu'à présent se passer avec une certaine régularité.

La physiologie nous fournit en ce cas les lumières nécessaires pour prononcer à la prédominance de quel système doivent être rapportés les caractères des personnes qui nous occupent. Il est connu que les impressions des objets, ne sont transmises à notre ame que par l'intermède des nerfs qui, du cerveau, aboutissent aux organes sensoriaux. Mais il est également connu

que

que la même cause n'émeut pas avec la même intensité les différens individus, et que de-là ils doivent juger différemment des qualités des mêmes objets. Il existe donc deux extrêmes, celui de la sensibilité obtuse que nous avons remarquée être propre au tempérament musculaire; et celui de la sensibilité exaltée, qui est celle du tempérament dont nous traitons. C'est donc le système nerveux qui prédomine dans ces sujets, et tout concourt à faire adopter la dénomination de *tempérament nerveux*, pour indiquer la réunion de leurs qualités.

Le système nerveux, que nous savons prédominer ici par son énergie, est-il également remarquable par une augmentation de volume? On peut répondre par l'affirmative, pour l'organe encephalique. L'analogie s'unit ici à l'observation pour le persuader. Les enfans doués de la plus grande sensibilité, ont la tête très-volumineuse, et d'une hauteur égale à la cinquième partie du corps, tandis que dans l'adulte, elle n'en constitue que la septième. Il n'existe aussi chez eux presque point de fosse temporale, dont la paroi interne est comme refoulée en dehors par la masse cérébrale, aux dépens de l'épaisseur des muscles qui y prennent attache. La disproportion de volume entre l'organe encé-

phalique et le reste du corps des personnes rachitiques, est peut-être aussi la cause de l'excessive mobilité, et du développement prématuré des facultés intellectuelles qui les caractérisent.

Si nous suivions par-tout la même analogie, nous ne tarderions pas à prononcer que les distributions nerveuses, doivent aussi avoir un volume plus considérable que de coutume dans ces personnes. Il n'est pas d'anatomiste qui ignore combien sont volumineux les nerfs des enfans, relativement aux parties auxquelles ils se distribuent. Ceux des organes des sens ont dans l'enfant naissant un volume qui les égale à ceux de l'âge adulte. Mais nous sommes arrêtés par l'observation, quand nous voulons retrouver la même chose dans le tempérament nerveux, et nous sommes obligés de dire que leurs nerfs, sous le même volume, ont une qualité qui leur est propre, et au moyen de laquelle ils perçoivent très-facilement. Il est des auteurs qui ont attribué cette grande sensibilité à la tension des nerfs. Si le mot *tension* est ici pris dans son sens propre, l'assertion est évidemment fausse, puisque la plus grande sensibilité existe ordinairement après les maladies qui ont entraîné une grande émaciation, ce qui a rap-

proché la circonférence du corps de son centre, et conséquemment, a diminué la tension des nerfs. Si le mot *tension* est pris dans un sens figuré, on s'est servi d'une expression dont on n'a pas fixé la valeur, et ainsi, on n'a rien dit.

La fameuse découverte de Galvani, faite sur la fin du dix-huitième siècle, avoit fixé l'attention des physiologistes, parce qu'ils croyoient pouvoir attribuer la contraction musculaire, au jeu d'un fluide qui, par son analogie avec l'électrique, pourroit un jour être accumulé et examiné, et servir ainsi à l'explication du mystère de l'irritabilité. Suivant leur manière de voir, les fibres charnues opéroient successivement par leurs contractions le dégagement d'électricité condensée dans les nerfs qui les animent, et ces contractions pouvoient se renouveler jusqu'à ce que le dégagement fût complet.

Mais des expériences ultérieures faites par Volta, paroissent prouver que le fluide appelé galvanique n'est point différent du fluide électrique, et font évanouir les grandes espérances qu'on avoit conçues pour l'explication d'un des plus grands mystères de notre organisation.

La cinquième classe se présente à notre méditation. Cette bouffissure extérieure, pâle, rem-

plissant l'intervalle qui sépare les muscles, et ne permet pas conséquemment à ceux-ci de se dessiner à travers la peau, ne laisse aucun doute sur le grand développement du système cellulaire, et des autres systêmes qui entrent dans sa composition. L'assemblage et l'union des vaisseaux de toute espèce, et de nerfs qui entrent dans la composition de notre économie, se fait par une suite de lames plates, très-fines, qui forment une suite de petites cellules communiquant entr'elles, qui, à cause de cette disposition, ont fait donner à leur ensemble le nom de tissu cellulaire. Ce tissu supporte une si grande quantité de vaisseaux absorbans sur ses lames, que des anatomistes modernes l'en croient entièrement formé ; c'est dans ces cellules que s'amasse la graisse qui, dans le tempérament dont nous traitons, présente moins de consistance et forme cet ensemble de chairs d'une flaccidité remarquable.

Les physiologistes ont nommé lymphe ce liquide transparent qui, pris par les vaisseaux absorbans à la surface des grandes cavités, ou à l'extérieur du corps, est reporté par le canal thoracique dans le torrent de la circulation. Ils sont convenus de regarder ce liquide comme semblable au sérum du sang. Bucquet fut le pre-

mier qui prétendit avec raison qu'il étoit autant permis de soupçonner qu'elle en étoit différente, que de croire qu'elle lui étoit analogue. Il est bien vrai que le sang, et probablement son sérum sert à former le liquide lubréfiant des surfaces; mais combien de changemens ne peut-il pas subir dans sa route, de la part des vaisseaux qu'il traverse?

La grande quantité de ce liquide qu'on a cru répandue dans le tissu cellulaire des personnes dont nous avons donné l'extérieur, en parlant de la cinquième classe, les fit ranger dans le tempérament lymphatique. Mais si l'on n'a égard qu'à la turgescence, il me paroît que la graisse devra bien plutôt être regardée ici comme la cause de ce tempérament. Cette graisse à la vérité, n'offre point les caractères de celle des personnes du tempérament sanguin, qui prennent de l'embonpoint; elle paroît plus aqueuse, et néanmoins, se rapproche infiniment plus de la nature de la graisse commune, que de celle du sérum du sang. Nous adopterons cependant l'ancien nom *lymphatique*, pour désigner ce tempérament. Les motifs qui nous y déterminent sont les suivans : 1°. le tissu cellulaire formant les réservoirs où s'amassent la graisse et la lymphe, est chargé d'une

quantité infinie de vaisseaux lymphatiques, si on ne peut dire qu'il en soit formé totalement. 2°. Il ne peut se faire de développement du tissu cellulaire, sans que les vaisseaux lymphatiques n'augmentent de nombre dans la même proportion. 3°. La quantité de graisse qui paraîtroit s'opposer à cette dénomination, ne peut qu'en favoriser l'usage, puisque la graisse n'est qu'un liquide passif dont l'accumulation et l'absorbtion sont entièrement soumises à l'action des vaisseaux lymphatiques.

Le moyen le plus sûr de prouver la prédominance du système lymphatique, seroit, peut-être, de mesurer la capacité du canal thoracique, que l'on sait être le confluent de toutes les distributions du système. Les anatomistes ne nous ont encore rien transmis de satisfaisant sur les différentes capacités de ce canal. On a bien remarqué que son diamètre varioit dans tous les individus ; mais on a négligé d'indiquer en même-tems les circonstances qui accompagnent ces variétés. On ne peut que faire des vœux pour que ceux qui s'occupent de recherches anatomiques, comptent cette découverte comme un nouveau titre à ajouter à leur célébrité.

D'après tout ce que nous avons dit dans ce paragraphe, nous croyons pouvoir définir les

tempéramens, *ces différences qu'occasionne dans le physique des hommes, la prédominance d'un ou de plusieurs des systèmes qui composent leur économie jointes ordinairement à un état particulier de l'ame, sans que la santé en soit lézée.*

§. V.

Réflexions sur l'atrabile des anciens.

On a remarqué sans doute qu'il n'existoit pas dans notre division de tempérament correspondant à celui que les anciens connoissoient sous le nom de *mélancolique*. Les motifs qui nous ont déterminé à le rejetter, sont les suivans :

1.° Les caractères extérieurs qu'on lui a supposés différent si peu de ceux du bilieux, qu'on ne peut se refuser à croire qu'il n'en soit qu'une légère modification.

2.° Le moral donné aux mélancoliques n'est pas mieux distingué de celui des bilieux que leur physique. On n'y voit que le bilieux, ou porté au dernier degré ou combiné avec le tempérament nerveux.

3.° Le nombre de sujets mélancoliques est trop peu considérable pour qu'ils puissent être régardés comme une classe d'hommes particuliers.

4.° Il a été tellement dessiné par certains auteurs qu'on ne peut y reconnoître souvent qu'un état pathologique, comme l'hypochondrie, la mélancolie, etc.

5.° Il seroit d'autant moins raisonnable d'admettre ce tempérament, qu'il paroit n'avoir été imaginé que pour quadrer avec la théorie des quatre élemens et celles des quatre humeurs cardinales.

6.° Un homme bilieux au suprême degré ou mélancolique, devient bilieux à quarante ans s'il ne s'occupe que de travaux corporels; tandis que le bilieux devient mélancolique au même âge s'il s'abandonne à une étude immoderée.

Comme il existe encore des gens de l'art qui par un saint respect pour les anciens suivent servilement leur doctrine, il convient d'exposer ici dans un plus long détail qu'au § 2. combien on est fondé à rejeter ce qu'ils nous ont transmis sur ce point.

Nous croyons inutile de répéter ici ce qui a été dit au premier et deuxième paragraphe sur l'atrabile prise comme humeur élementaire et existant dans un juste équilibre avec les autres liquides. Nous ne traiterons que de l'atrabile portée à l'état pathologique.

Cette humeur d'après les anciens est noire,

épaisse, tenace, inodore, assez ressemblante à de la poix, s'épanche souvent dans le tube digestif pour être portée au dehors et procurer la crise de certaines maladies. Les histoires que nous ont laissées les anciens des maladies ainsi terminées, ne laissent point douter que l'observation ne leur ait souvent fait voir l'excrétion d'une matière semblable. Mais ne se sont-ils pas trompés sur sa source?

Nous n'entreprendrons pas de répéter ce qu'on a dit de la rate et des glandes surrénales comme organes sécréteurs de cette matière: on a depuis long-tems delaissé ces opinions. Il n'en est pas de même de ce qu'ont pensé avec *Boerhaave* la plûpart des praticiens, que les molécules aqueuses du sang s'étant dissipées par l'usage des alimens échauffans, terreux, par les grands travaux, les passions tristes, etc.; les molécules terreuses moins délayées se réunissoient, formoient une masse visqueuse qui s'accumuloit dans quelque viscère et y produisoit des grands désordres.

On conciliera difficilement, avec l'importance de la circulation sanguine, l'existence d'une telle humeur dans le sang. Pourroit-il vivre une seconde l'homme qui auroit dans ses vaisseaux un liquide dont les qualités seroient si peu en rapport avec la délicatesse et la ténuité des tubes

qu'il doit parcourir? L'autopsie, au reste, n'a jamais découvert d'atrabile dans le sang, et s'il se rencontre des personnes dont le sang est plus coloré et plus épais que de coutume, a-t-il les qualités de l'atrabile? L'épaisseur d'une liquide ne peut aussi rien nous apprendre sur la quantité de matière terreuse qu'il contient, puisqu'on voit des liqueurs, telles que l'urine, diaphanes et très-limpides, en contenir une certaine quantité, tandis qu'une huile épaisse pourra toute se dissiper en gaz.

Les excrétions noirâtres qu'on a pris pour l'atrabile peuvent être de nature différente et par conséquent reconnoître des causes dissemblables.

1.° Les hémorragies en général peuvent être divisées en deux classes : les unes sont accompagnées de tension, chaleur, douleur, pyrexie, ont lieu chez les sujets jeunes et plethoriques, et sont nommées *hémorrhagies actives*. Les autres ne paroissent produites que par la foiblesse et le rélâchement dans les sujets cachéctiques et ne sont accompagnées d'aucun symptôme fébrile. Si chez ces dernières personnes l'hémorrhagie se fait à l'intérieur et qu'il en résulte épanchement sanguin dans le tube alimentaire, le liquide après y avoir séjourné quelque tems en sera rejetté par le vomissement, ou par les selles, sous la forme de caillots noirs, qui ont dû en imposer aux

esprits prévenus pour l'humeur atrabilaire. Ils ont dû être confirmés dans cette opinion en voyant que les sujets qui s'abandonnent aux affections tristes et qui portent les traits du tempérament mélancolique ; y sont particulièrement sujets. Mais on sait aujourd'hui que la tristesse dispose aux hémorrhagies par l'atonie qu'elle entraîne, et que les mélancoliques sont sujets au flux hémorrhoïdal interne par la pléthore abdominale qui les y dispose.

2°. Rien ne paroît plus propre à en imposer pour l'humeur atrabilaire, que les matières noirâtres que rendent par le vomissement les personnes attaquées de squirre ulcéré à l'estomac. L'observation a appris que ceux-là y sont particulièrement sujets, qui sont rongés par des chagrins profonds; que les premiers symptômes de cette maladie sont ordinairement ceux de l'hypochondrie, comme les mauvaises digestions, les vomissemens, les vents, les douleurs à l'épigastre et dans les hypocondres ; enfin, tous les désordres que l'atrabile étoit censée capable de produire.

3°. Les déjections de matières noirâtres qui ont souvent lieu pendant le cours des fièvres adynamiques et ataxiques, paroissent encore avoir donné lieu à des erreurs sur leur source.

On croiroit moins facilement qu'elles ont été prises quelquefois pour de l'atrabile, si Galien n'en faisoit mention. (1) « *Simile quoque iis* » *effecit longa hac prolixiore æstate pestilentia orta ; nec paucis eorum qui servati fuere nigrorum dictorum excretio per inferiorem ventrem fiebat, die maximâ ex parte nono, vel septimo, vel undecimo ; . . . . . quippe cum aliqua ad atram bilem accederent proximè, quædam verò nec mordicationem nec fœdum odorem in dejectionibus haberent.*

4°. Des ulcères du canal intestinal, des abcès du foie, s'évacuant par le canal cholédoque, la bile elle-même, plus foncée que de coutume, peuvent avoir donné lieu à différentes méprises.

Les tumeurs des hypocondres causées par un accroissement maladif de la rate et du foie, contribuent pour beaucoup à accréditer la théorie de l'atrabile, puisque cet état se rencontre ordinairement chez les sujets les plus mélancoliques. On verra sans doute avec quelqu'intérêt ce cas dans un homme remarquable, le cit. Deleyre, que la science vient de perdre. Nous le tirons de la notice donnée à l'institut natio-

(1) Lib. de atrâ bile. cap. 4.

nal par le cit. le Breton, (1) qui nous dit que depuis sa jeunesse, Deleyre étoit sujet à des obstructions au foie et à la rate, qui se sont renouvelées plusieurs fois. Dans les crises (2) de cette maladie, qui en reproduisoient sur le caractère, sa probité sévère et sa vertu énergique sembloient s'en accroître. Le préambule de son testament, fait en 1772, mérite d'être placé ici, comme portant l'empreinte du tempérament de son auteur.

» La France, où je suis né, est tombée dans » la corruption des mœurs, sous le joug du des- » potisme. La nation est trop aveugle ou trop » lâche pour vouloir et pouvoir en sortir. Le » gouvernement devient odieux, et finira par » la tyrannie. Au sentiment des maux publics » se joint dans mon ame une raison puissante » de desirer la fin de mes peines secrètes. Tout » ce que j'ai vu dans mon siècle, seroit capa- » ble de me faire mépriser les hommes, si je ne » craignois de rejeter sur eux les torts de mon » caractère, qui sont ceux de la nature. Enfin,

(1) Classe des sciences morales et politiques.

(2) C'est ainsi que s'exprime l'auteur pour indiquer le retour de l'accès et non la solution de la maladie comme on l'entend communément en Médecine.

» que ce soit ma faute ou celle d'autrui, je ne » puis plus supporter mon existence. J'ai pour- » tant chéri la vertu. Je ne crois pas avoir fait » de mal à personne, pas même à mes ennemis. » J'ai toujours cherché les gens de bien et fui » les méchans. Ce penchant, joint à la recon- » noissance, est le nœud de toutes mes liai- » sons et de toutes mes relations avec les per- » sonnes que j'ai fréquentées. Je n'aime point à » trouver dans autrui la cause de mes dégoûts » pour la vie. Si j'espérois encore y être utile, » je la regretterois ; mais, de quelque côté que » je m'envisage, tout m'invite à désirer la mort. » Comme je ne sais si j'aurai la patience de l'at- » tendre, ou le courage de la hâter, j'explique » ici mes dernières volontés. »

Les partisans de l'atrabile ne manqueront pas de voir dans le cit. Deleyre, l'abondance de leur liquide destructeur, s'accumuler dans les viscères du bas ventre, et y produire, par son acrimonie, un sentiment de malaise qui lui faisoit désirer le terme de son existence. Mais, expliqueront-ils comment l'atrabile, qu'ils disent ronger les viscères où elle s'accumule, n'a point produit cet effet sur ceux du cit. Deleyre, où elle a séjourné plus de quarante ans ?

Ce gonflement des hypocondres, ou ce dé-

veloppement extraordinaire du foie et de la rate, est dû probablement au changement de vitalité dans ces parties, qui en a aussi nécessairement changé le mode de nutrition et d'accroissement. Mais je ne connois point les ressorts secrets qui lient cet état du corps avec le dégoût pour la vie. On expliqueroit mieux peut-être pourquoi on rencontre fréquemment des concrétions biliaires dans la vesicule des suicides, en attribuant ce phénomène à l'atonie des viscères du système digestif, incapables de réagir sur les liquides qu'ils contiennent, et ne pouvant conséquemment en empêcher la concrétion.

Boerhaave ne peut avoir puisé que dans son imagination féconde, et non dans l'expérience, les précautions qui doivent être prises pour expulser l'atrabile, quand une fois elle s'est figée dans les hypocondres. Il ne faut alors, selon lui, employer que les résolutifs les plus faibles, pour mêler l'humeur en petite quantité à-la-fois, à la masse du sang, et éviter ainsi les ravages que son acrimonie occasionneroit dans toute l'économie, si elle y étoit mise en mouvement par des moyens plus actifs. La portion mêlée à la masse du sang, est ensuite expulsée par les légers purgatifs.

§. VI.

Influence de la matière de l'hygiène (1) *sur les tempéramens.*

Les premiers antropologistes qui ont traité des tempéramens, avoient bien remarqué que les différences entre les hommes, étoient en grande partie causées par l'usage différent qu'ils faisoient des choses qui les environnoient. Il y a, il est vrai, dans les individus, de certaines manières d'être essentielles à leur existence, que nulle habitude ne peut changer; cependant, la puissance de celle-ci a de tout tems passé pour exercer une grande influence sur différentes modifications de l'organisation. Le livre d'Hippocrate sur les eaux, l'air et les lieux, est un témoignage de ce que j'avance. Ce grand homme avoit remarqué, et l'observation de deux mille ans l'a confirmé, que les hommes qui habitoient les montagnes dont l'air étoit sec et souvent renouvellé, étoient grands et robustes, avoient le système sanguin et le musculaire très-déve-

(1) C'est ainsi que le professeur *Hallé* nomme les choses dont nous faisons usage pour l'entretien de la vie et qu'on nomme vulgairement mal à propos choses non naturelles.

loppé,

loppé, tandis que les habitans des endroits bas, marécageux, étoient petits, pâles, bouffis, d'une sensibilité obtuse, et avoient très-peu d'agilité.

Ce n'est peut-être qu'à l'humidité du sol qu'est due cette variété si étonnante de l'espèce humaine, qu'on observe dans le Valais, et qui est connue sous le nom de crétinisme. S'il est permis de ne pas regarder cet état comme pathologique, ce sera en eux que l'on devra rechercher l'extrême du tempérament lymphatique. Ces êtres sont remarquables par un air de stupidité; des goîtres prodigieux qu'ils portent, leur pendent quelquefois jusqu'à la ceinture. Ils ont l'ouie dure, la voix peu distincte, ils sont presqu'insensibles aux coups, s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun mal ni aucune indécence.

Il est des auteurs qui ne regardent pas cette conformation comme endémique, et font descendre les crétins d'une race particulière dont l'histoire se perd dans la nuit des tems; mais on peut être autorisé à en regarder la cause comme dépendante de la nature du sol et de l'air, depuis que William Coxe a vu que deux époux Bernois, sains, eurent dans le Valais un enfant crétin, parmi plusieurs enfans très-sains.

La lumière solaire a une influence remarquable sur les divers états de l'économie. Son excès comme son défaut, paroît entraver les opérations de la nature. L'habitant des régions sous-équatoriales et l'habitant des plages glaciales sont également éloignés de la perfection des facultés intellectuelles propres aux habitans de la zone tempérée (1). Ceux qui dans celle-ci se rapprochent des pays chauds comme les habitans du midi de la France et ceux de l'Espagne ont généralement les caractères du tempérament veineux; tandis que ceux qui se rapprochent du Nord comme les Anglois, les Danois, les Suédois, sont généralement du tempérament sanguin. La lumière solaire contribue encore à donner aux visages une figure déterminée; ce qui est très-remarquable chez les nègres. M. *De Volney* (2), rend ainsi raison de la ressemblance assez grande que l'on remarque dans les traits du visage des habitans de la zone torride, et de ceux des régions glaciales: « la figure des nègres, dit-

(1) Selon *Pauw*, la taille des Pantagons a été exagérée de beaucoup par les voyageurs qui en ont parlé les premiers. Il croit aussi que les nègres placés au voisinage du pôle boréal par Lapeyrere et Lecat, sont des êtres qui n'ont jamais existé que dans l'imagination.

(2) Voyage en Syrie et en Egypte.

» il, représente précisement cet état de contrac-
» tion que prend notre visage lorsqu'il est frappé
» par la lumière et une forte réverbération de
» chaleur. Alors le sourcil se fronce, la pomme
» des joues s'élève, la paupière se serre, la bou-
» che fait la moue : or cette contraction qui a
» lieu perpétuellement dans le pays nud et chaud
» des nègres, a dû devenir le caractère propre
» de leur figure. Le grand froid, le vent, la neige
» opèrent le même effet, et il se trouve avec ces
» circonstances chez les Tartares, pendant que
» dans les régions tempérées où cet état de
» contraction n'a pas lieu, les traits sont allon-
» gés, les yeux plus à fleur de tête et la figure
» plus épanouie. »

On n'a encore rien de satisfaisant sur les différens états du corps comme résultat de l'usage d'alimens différens. Entre tant de puissances qui agissent à la fois et qui se compliquent, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de discerner l'effet de chacune. On pourroit croire que l'usage très-grand que l'on fait en Angleterre de la viande, contribue à donner aux habitans de cette contrée le tempérament sanguin que nous leur avons remarqué. Des observations ultérieures fourniront peut-être à l'éclaircissement de cet objet, et pourront offrir une infinité de nuan-

ces entre l'homme purement carnivore et le frugivore.

Dès que l'ambition se fut emparée de l'esprit des hommes, on ne chercha plus qu'à s'élever au dessus de son semblable. Celui que le hazard rendit puissant vécut dans l'oisiveté, tandis que le plus pauvre fut obligé de faire un usage immodéré de ses forces pour fournir à sa subsistance et à celle de ses supérieurs. De ce partage inégal de travaux naquit une foule de causes propres à engendrer des différences entre les hommes : l'un plongé dans la mollesse ne s'environna que de ce qui put flatter agréablement ses sens, et acquit bientôt cette sensibilité qui caractérise le tempérament nerveux. L'autre condamné à remuer la glèbe solide, vit accroître ses forces musculaires aux dépens des parties dont le juste équilibre peut seul constituer la parfaite harmonie.

On voit un exemple frappant de ce que j'avance dans la femme sauvage qui ressemble plus à l'homme errant dont elle partage les périls et les travaux. Cependant l'habitude des mêmes fatigues soutenues avec un courage presqu'égal ne parvient jamais à détruire entièrement la variété que la nature a voulu mettre entre les deux sexes. Nous la voyons cette variété se manifester d'une manière bien plus complette quand une vie sédentaire et inactivelaisse les femmes dans toute

leur foiblesse naturelle. Le sage *Lycurgue* pénétré de ces vérités vouloit que les femmes s'exerçassent comme les hommes à la lutte à la course, etc. et s'il n'en faisoit pas des guerriers, il en faisoit des mères qui donnoient à la patrie des enfans capables d'être par la suite des hommes robustes qui porteroient la terreur parmi leurs ennemis. Tel est en effet l'influence de l'éducation qu'un homme élevé dans la mollesse comparé à celui qui passe sa vie dans les travaux et les fatigues de toute espèce, ressemble davantage à la femme qu'à un être de son sexe.

Parmi les différentes professions, il en est peu qui contribuent autant à la production du tempérament sanguin, que l'art militaire. Pendant l'intervalle d'un exercice souvent léger, l'homme de guerre ne pense qu'à se procurer des récréations qui peuvent l'étourdir sur l'idée des revers auxquels il est si exposé. Peu occupé de l'avenir, il n'est point tourmenté par le desir d'amasser; et le soir, il ne se repose jamais, si tranquillement que quand il a épuisé son petit revenu journalier. Cette manière de vivre, qui, d'abord n'est que forcée, devient bientôt habituelle, et occasionne en même-tems dans le physique des changemens qui le rapprochent du tempérament sanguin. Pendant la guerre de la liberté, on a eu l'occasion de faire cette

remarque : des jeunes gens, d'une foible constitution et d'une grande sensibilité, qui ont pu résister aux fatigues de la guerre, sont revenus dans leurs foyers avec une constitution opposée ; et les travaux de Mars, au lieu d'éteindre les forces qui leur restoient, avoient donné un développement avantageux à leurs membres, avec le moral du tempérament sanguin.

En passant dans la rue des Boucheries de Paris, un observateur est frappé de l'extrême embonpoint et des belles carnations de ceux qui sont continuellement entourés d'une atmosphère chargée de particules animales qui s'élèvent des viandes. Il est probable que ce sont ces molécules nutritives absorbées à la surface du corps, et dans l'organe pulmonaire, qui fournissent au développement de leurs parties. On pourroit aussi admettre l'influence du moral, sur un pareil développement ; car il me paroît raisonnable de croire que des hommes habitués à faire couler le sang, deviennent bientôt indifférens à tout ce qui affecte désagréablement le reste des hommes ; et qu'ainsi privés de toute sollicitude, ils ne peuvent manquer de ressembler à ceux qui nous fournissent le type du tempérament sanguin.

C'est dans les grandes villes où il existe des fabriques de toute espèce, qu'on pourroit mul-

tiplier ces observations sur les différences des hommes de chaque profession. Ainsi, il n'est peut-être personne qui n'ait remarqué qu'un cordonnier ou un tailleur, quoique déguisé, est presque toujours reconnoissable à son teint et à certains traits de sa physionomie.

Outre les causes particulières que nous venons d'indiquer, il est encore à chaque climat une force particulière de porter son influence sur les hommes ; et quoiqu'on soit fondé à croire que les formes du tempérament, qui sont endémiques, ou propres aux habitans de chaque pays, ont des rapports marqués avec les causes générales qui modifient diversement le physique de l'homme et ses mœurs dans les divers lieux de la terre ; nous avouons cependant qu'elles nous paroissent tellement confondues, qu'il est souvent très-difficile d'attribuer à chacune ce qui lui est propre. On pourra dire pourquoi les Hollandais et les Américains sont flegmatiques : mais dira-t-on aussi pourquoi les habitans d'un même pays subissent, par les tems, les plus grands changemens ? Pourquoi le pays des Gaules, jadis si sauvage, a pris aujourd'hui le caractère qu'avoit la Grèce des anciens tems ? Julien diroit-il encore aujourd'hui qu'il aime le Parisien, parce qu'il est sérieux comme lui ? la destruction des forêts, la dessication des ma-

rais, sont peut-être pour beaucoup dans ces changemens.

Un exemple bien frappant de l'influence des climats sur la moralité des hommes est celui de ces hordes sanguinaires, descendues anciennement du nord de l'Asie, qui ravagèrent les plus belles contrées de l'Italie. On vit ces monstres, d'abord inflexibles, prendre les caractères des habitans des contrées qu'ils dévastoient, et quitter leurs habitudes barbares, pour vivre dans le luxe et les plaisirs.

§. VII.

Application de la connoissance des tempéramens à l'étude des maladies.

Parmi les sciences qui honorent l'esprit humain, les plus estimables sont certainement celles qui concourent à assurer le bonheur de la société. Si nous pouvons prouver que la connoissance des tempéramens a cet avantage pour la conservation de la santé de l'homme, on devra convenir que son étude est de la plus haute importance dans l'art de guérir. Je tâcherai cependant d'éviter la faute trop ordinaire à la plupart des écrivains, qui est d'exalter outre mesure l'utilité de la connoissance du sujet qu'ils ont à traiter. Je veux donc marcher à une dis-

tance égale de l'enthousiasme qui me porteroit à exagérer l'utilité de l'étude des tempéramens, et de l'esprit détracteur qui placeroit cette science parmi les vaines spéculations.

Autant les tempéramens diffèrent entr'eux, autant leurs maladies sont différentes par leur nature, leur activité et leurs terminaisons.

Les fièvres angeioteniques (inflammatoires), les phlegmasies, les hémorrhagies actives, attaquent plus fréquemment les personnes du tempérament sanguin. Les symptômes fébriles marchent chez eux avec plus d'activité, et donnent lieu à une terminaison plus prompte de la maladie.

Ceux en qui domine le système veineux, sont plus exposés aux affections hémorrhoïdales, aux gonflemens du foie et de la rate, et au délire mélancolique. Je n'ai point remarqué qu'ils fussent particulièrement sujets à la fièvre meningo-gastrique (bilieuse). Les observations que j'ai pu faire sur la grande quantité de malades attaqués de cette fièvre, qui affluoient dans les hopitaux, pendant l'été de l'an IX et l'automne de l'an X, m'apprirent que tous les tempéramens y étoient également sujets, et que si l'on en avoit jugé autrement, l'erreur devoit être attribuée à la teinte jaunâtre, qu'offrent ordinairement ces malades, dans les environs du nez et

dans les différens enfoncemens de la face, et qui a pu être prise pour le teint du tempérament veineux.

Le professeur Pinel, dans ses observations sur les aliénés, a remarqué que les bilieux semblent conserver leur caractère dans leurs accès, et qu'ils deviennent quelquefois d'une fureur et d'une violence qui tient de la rage; que ces extrêmes sont moins marqués dans les accès des hommes à cheveux châtains : que leurs affections maniaques ne se développent qu'avec une certaine retenue, et avec mesure.

Les maladies du tempérament musculaire ont les plus grands rapports avec celles du tempérament sanguin. Le tétanos leur est plus commun qu'à d'autres personnes : nous reviendrons sur cet article, en parlant du tempérament nerveux.

Toutes les maladies qui affectent le système sentant, sont particulièrement propres aux personnes nerveuses. Ainsi, elles sont sujettes à l'hystérie, à l'hypocondrie, aux syncopes, aux convulsions, à l'aliénation, etc. Mais les convulsions auront-elles dans ces personnes, la même cause prochaine, que dans le tempérament musculaire ? De même que l'on voit que l'augmentation des secrétions peut être produite par deux causes opposées, l'érétisme et l'atonie des organes sécréteurs; de même aussi pourroit-on

croire que dans un cas, la contraction musculaire seroit déterminée par un influx plus grand de la puissance nerveuse, tandis que dans l'autre, ce seroit le défaut de cette puissance qui, occasionnant la paralysie d'un muscle, permettroit à son antagoniste de se contracter avec les mêmes phénomènes en apparence, que dans le premier cas. Je suis cependant éloigné de croire que le défaut de la puissance nerveuse soit toujours la cause des convulsions dans les personnes foibles : je crois même qu'il n'en est pas la plus ordinaire, et que si on doit y avoir égard, ce n'est pas exclusivement ; car on n'oseroit pas accuser une simple paralysie, lorsqu'il faut les forces réunies de plusieurs hommes pour résister aux efforts de certains malades qui, hors de leurs accès, sont dans la plus grande foiblesse.

Les maladies du tempérament lymphatique sont particulièrement celles qui ont leur siége dans les vaisseaux de ce nom. L'hydropisie, les tumeurs adipeuses, la cachexie, les fièvres d'un caractère pituiteux, sont de ce genre. Les mouvemens fébriles sont moins marqués chez eux, et parviennent plus rarement à produire une crise. Leur état d'aliénation tient presque toujours de l'idiotisme ; comme aussi tout idiot de naissance offre le physique du tempérament lym-

phatique. Les observations consignées dans les ouvrages de Fabrice de Hilden, de Willis, de Bailloi, de Bonnet et de Morgagni, nous apprennent que les personnes stupides, dénuées de toutes les facultés de l'esprit, ont presque toujours le cerveau d'une mollesse extraordinaire, qu'il est lâche et s'abreuve facilement de liquide séreux.

Il n'est peut-être pas de praticien qui n'ait senti la vérité de cet oracle de Cos : *minus periclitantur illi quorum naturæ et ætati, et anni tempestati morbus magis familiaris fuerit.* Ainsi, les fièvres inflammatoires seront moins dangereuses pour les personnes du tempérament sanguin, et moins encore si le sujet est jeune, et si la maladie survient au printems. Les convulsions et autres affections nerveuses seront plus facilement supportées par les personnes du tempérament nerveux, de même que par les femmes. On en rend communément raison, en disant que la cause a dû être moindre, pour produire une maladie chez une personne qui y est prédisposée, et que conséquemment elle a occasionné moins de désordres dans l'économie.

La connoissance des tempéramens devient souvent d'une utilité très-grande dans le traitement des maladies. Le docteur Grant étoit pé-

nétré de cette vérité, lorsqu'il prononça cette sage maxime : « Qu'on ne peut guérir les ma-» ladies par les secours de l'art, si on ne con-» noît auparavant leurs terminaisons, lors-» qu'elles sont abandonnées à la nature. » Les évacuations sanguines spontanées et artificielles, sont plus facilement supportées par les sanguins, ce qui mérite quelque considération dans la thérapeutique, pour ne point tomber dans le reproche du professeur Pinel, qui dit : (1) « La » saignée est quelquefois prodiguée avec si peu » de discernement (dans le traitement de la » manie), qu'on puisse mettre en doute lequel » des deux est le plus insensé, celui sur lequel » on la pratique, ou celui qui l'ordonne. »

Le tempérament lymphatique sera peu affecté par les grandes évacuations alvines, tandis qu'un léger dévoiement jette dans la foiblesse les personnes d'un autre tempérament.

Les alimens ne doivent pas toujours être les mêmes dans tous les tempéramens. Ce précepte nous est donné par la nature elle-même, et l'on peut généralement supposer que les désirs particuliers qu'ont les hommes pour de certains alimens, sont jusqu'à un certain point adaptés au

---

(1) Traité de la manie.

but de l'économie animale ; ainsi, si la force conservatrice ne peut, dans tous les cas, résister aux coups portés à la santé de l'homme ; elle peut encore souvent faire naître dans le corps lésé un sentiment particulier qui le portera à se choisir le remède convenable à la qualité de son mal. La nature ne s'est point bornée à ces bienfaits : elle a encore placé dans chaque contrée les moyens de remédier aux maux qui proviennent des vices de localité. Les plantes de la classe tétradynamie, très-abondantes et très-énergiques au nord, y conviennent pour remédier aux affections scorbutiques, qui y sont endémiques.

Les plantes aromatiques augmentent en quantité et en force, à mesure qu'on s'approche de l'équateur, et y paroissent nécessaires, pour retirer le nègre de son apathie. Il est même probable que la fréquence des maladies nerveuses en Europe, depuis la découverte du nouveau monde, est en partie due à l'usage qu'on y fait des épices, qui devroient être laissées aux habitans des climats où la nature les a fait croître.

D'après ces considérations, on permettra plus de spiritieux aux lymphatiques, tandis que les autres tempéramens seront plus astreints au régime adoucissant. Ce seroit cependant un acte de sévérité dangereuse et blâmable, de refuser opiniâtrement à un malade les choses qu'il dé-

sire, quand elles ne sont pas directement contraires à sa maladie : s'il demande par caprice, il rejette les choses qu'il désiroit un instant auparavant, tandis que si c'est par instinct, il les mange avec la plus grande satisfaction.

S'il est des personnes qui, par une disposition organique particulière, demandent une application de remèdes physiques différens, l'état de l'ame qui se trouve réuni à cette disposition, requiert aussi l'usage de remèdes moraux variables selon différentes circonstances. Ainsi, l'art de guérir n'est pas uniquement celui de discerner la nature du mal et d'y apporter le remède physique convenable : le Médecin vraiment digne de ce nom, sentira qu'il a bien d'autres fonctions à remplir près de l'être souffrant qui l'appelle. La Médecine morale, (cette science sublime et si peu étudiée), est cet art de parler à l'ame de son malade, de rassurer son imagination effrayée ou contristée, de sonder et deviner ses besoins, et de s'emparer de sa confiance : ce n'est qu'avec des grandes connoissances de cet art salutaire, qu'on doit se permettre de porter des secours à ses semblables ; car, si parmi les maux qui affligent l'espèce humaine, il en est tant contre lesquels vont échouer les vains efforts de notre art ; qui ne sent de quel secours sera la Médécine morale, pour

cacher à l'infortuné qu'on ne peut guérir, le terme de son anéantissement, rapproché par son infirmité, et le faire ainsi marcher dans un chemin orné par l'espoir, qui, sans ces ressources, lui eût offert à chaque pas le spectacle effrayant de sa fragile existence, et l'abyme que tout être vivant, par un instinct naturel et nécessaire à sa conservation, a tant de soin d'éviter ! L'art de rendre la mort douce, est donc, ainsi que le disoit l'immortel Bacon, comme le complément de celui d'en retarder l'époque. Mais les moyens d'y parvenir ne seront pas les mêmes pour tous les hommes, puisque le premier objet à obtenir est la confiance du malade. Or, il est connu que pour y réussir, on ne s'approchera pas de la même manière, d'une personne du tempérament sanguin, que d'une autre du tempérament nerveux. Les objets dont on les entretiendra, devront différer selon leurs goûts, et devront être ceux de leur entretien favori.

§. VIII.

Méthode de procurer aux hommes un tempérament moyen.

De tout ce que nous avons dit précédemment il est naturel de conclure que le tempérament qui

qui seroit exempt des vices de tous les autres, seroit le plus parfait, le plus heureux, celui conséquemment qu'il faut tâcher de procurer aux hommes. « Après nous être occupés si curieuse-» ment, dit le C. *Cabanis*, des moyens de rendre » plus belles et meilleures les races des animaux » ou des plantes utiles et agréables; après avoir » remanié cent fois celles des chevaux et des » chiens; après avoir transplanté, greffé, tra-» vaillé de toutes les manières les fruits et les » fleurs, combien n'est-il pas honteux de négliger » totalement la race de l'homme! Comme si elle » nous touchoit de moins près! Comme s'il étoit » plus essentiel d'avoir des bœufs grands et forts » que des hommes vigoureux et sains; des pêches » bien odorantes, ou des tulipes bien tachetées » que des citoyens sages et bons! » Le paragraphe sixième de cette dissertation a été consacré à prouver combien les choses environnantes influoient sur l'homme pour l'éloigner de cet état moyen qui lui appartenoit lorsqu'il étoit dans sa plus grande simplicité: on conclura aisément que l'usage inverse de ces choses pourra, sinon reproduire le tempérament moyen, au moins effacer quelque chose de ce changement qui n'a souvent été opéré que par la succession de plusieurs races, et rendre moins vraie la terrible sentence d'Horace :

Damnosa quid non imminuit dies?
AEtas parentum pejor avis tulit
nos nequiores, mox daturos
progeniem vitiosiorem.

L'espoir de porter l'art à cette perfection devroit augmenter quand on entend Descartes dire : « si l'espèce humaine peut être perfectionnée, c'est dans la Médecine qu'il faut en chercher les moyens. »

Avant la naissance de l'homme il faut déjà s'occuper de lui. L'union des sexes de tempérament opposé pourra seule fournir des êtres d'un état moyen. Les enfans procreés par des époux de même tempérament porteront probablement les mêmes caractères beaucoup plus prononcés encore, s'il est permis d'en juger d'après l'état des maladies transmises de race en race par hérédité. Ainsi le professeur *Dubois* dans ses leçons cliniques nous a dit avoir observé plusieurs fois que des germes de maladies ou des vices de conformation s'accroissoient en passant de père en fils au point que la troisième ou quatrième race mouroit en bas age si la maladie étoit nerveuse ; ou qu'elle étoit privée de l'usage de certains membres si un vice de conformation lui étoit transmis. Entre autres exemples il nous cita celui d'un homme qui avoit les genoux un peu écartés et les pieds rapprochés de manière à pré-

senter la même difformité que ceux que les latins appelloient *vari.* Ce vice étoit augmenté chez son fils de manière que quand il avoit les pieds rapprochés, ses genoux étoient écartés de la distance d'un pied; le petit fils que j'ai eu occasion de voir étoit difforme au point d'éprouver une grande difficulté à marcher.

Le tendre âge est celui qui demande le plus de soins. Il est plus facile de gouverner ces jeunes corps qui n'ont encore été soumis à l'influence d'aucune habitude. Leurs organes prendront plus facilement les déterminations qu'on voudra leur donner. On ne doit point se rebuter à prendre ces petits soins, quand on voit des pères illustres déployer toute leur sollicitude lors du tendre âge de leurs enfans, pour diriger leurs élans vers les grandes actions. Caton le censeur éleva lui-même son fils dès le berceau, et avec un tel soin, qu'il quittoit tout pour être présent quand la mère le remuoit et le lavoit. Suétone nous rapporte qu'Auguste enseignoit lui-même à ses petits fils à écrire, à nager, etc.

Il n'est malheureusement que trop connu combien les impressions faites sur l'esprit des enfans, par les personnes indiscrètes, s'y fixent tellement que, parvenus à l'âge adulte, ils sont encore effrayés par des êtres fantastiques, que la raison cependant leur dit ne pas exister. Je

suis porté à croire qu'une ame tendre dressée au milieu de mille craintes chimériques qu'on lui inspire, aura dans l'âge adulte les caractères du tempérament nerveux. J'eus occasion dernièrement d'observer ce que j'avance. J'assistois, le 25 prairial, à la consultation publique du professeur Boyer, lorsqu'il s'y présenta un jeune homme de vingt ans, auquel, dès son tendre âge, on avoit tant inspiré des sentimens de pudeur, qu'actuellement il avoit des rétentions d'urine, si pour lâcher l'eau, il ne se trouvoit dans un endroit clos où il ne pût être surpris par personne. Toute l'habitude extérieure de ce jeune homme, présentoit aussi les caractères que nous avons remarqué appartenir au tempérament nerveux.

Ce seroit ici le lieu d'examiner successivement les choses qui nous environnent, et d'indiquer l'usage qu'il faut en faire dans chaque âge, dans chaque climat, dans chaque profession, etc., mais je ne pourrois que répéter ce qui a été dit avec tant de profusion dans les livres d'éducation et d'hygiène. Je terminerai donc ici mes réflexions sur les tempéramens, pour ne point abuser de la patience de ceux qui ont pu fixer leur attention jusqu'à la fin de cet essai.

F I N.